

Il n'est pas de pire condition que celle d'un artiste. Sans tenir compte ici des faux jugemens qu'il encourt, des longues luttes qu'il lui faut soutenir les gens positifs, et de cette cruelle alternative d'exaltation et de découragement qui compose presque toute sa vie, il est un malheur auquel sa destinée le condamne, malheur extrême, inévitable, que rien ne saurait conjurer, c'est l'impossibilité de plaire à la fois aux juges éclairés et à la masse, appelés tous deux à jouir des productions de l'esprit. Heureux celui qui peut caresser ses idées dans le silence de l'atelier et du cabinet, qui se fait un monde à part, loin du tumulte de la foule, et qui cultive l'art pour le seul plaisir de le cultiver, pour n'exciter qu'en lui-même cette vive extase, ces solides jouissances que donne l'étude du vrai et du beau! Sa vie est un pur enchantement, une douce et perpétuelle ivresse. Mais à qui ce bonheur a-t-il été dévolu? Depuis qu'il existe des langues, un moyen de jeter sur le marbre, sur la toile ou sur le papier les idées qui vous tourmentent, quel artiste a fait de ses idées autant de maîtresses dont il se réservait l'exclusive jouissance? Sans parler ici de ces mille et un besoins de fortune que notre civilisation raffinée a portés au plus haut degré, n'est-il pas un besoin plus impérieux encore, un besoin de suffrages qui porte le poète, le peintre, le musicien à se communiquer au public? Et ceci n'est point le résultat d'un sottise vanité; seul, on conçoit des doutes, on craint de n'avoir pas atteint le but qu'on se proposait, car il n'y a que les âmes vulgaires qui exécutent comme elles conçoivent; un homme un peu supérieur reste toujours au-dessous de son idée; les moyens lui manquent pour la revêtir de formes extérieures. Homère chantera pour un morceau de pain; Dante Alighieri, pour se venger de ses ennemis; Voltaire, pour satisfaire à une inextinguible soif de renommée; Byron, pour la comtesse Guiccioli; Rossini, pour ajouter cent arpens d'oliviers à ses milles arpens de vignes sous le ciel pur de Romagne.

C'est qu'en effet nul ne cultive un art sans une cause secondaire qui l'y pousse. L'homme qui ne cède pas à ses passions est un penseur, non un artiste; il ne s'épanche point; il se borne à vivre avec lui-même, à jouir des travaux d'autrui. Cela posé, on expliquerait aisément pourquoi, dans ce monde créé, aucune âme d'artiste ne s'est véritablement révélée tout entière; pourquoi l'on connaît mieux un homme dans l'épanchement d'une conversation libre et familière que dans les ouvrages qu'il a produits. Le but qu'on s'est créé fait perdre de vue le but primitif, et la comtesse Guiccioli, le morceau de pain, les cent arpens d'oliviers viendront souvent distraire de l'art. Alors on songera moins à se satisfaire comme intelligence qu'à plaire aux masses, et ce qu'on a de plus intime dans la pensée restera perdu dans les profondeurs de l'âme.

En ce sens il y aurait une étude curieuse à faire, et avec quoi l'on aurait bientôt raison d'une maxime jetée en avant par un philosophe de l'empire, et qu'on répète encore par habitude. Au dire de chacun, la littérature serait l'expression de la société; il n'y a qu'une difficulté, c'est que, à part quelques rares exceptions qui seraient bientôt justifiées, la littérature et les arts ont été en contradiction perpétuelle avec les idées qui préoccupaient les esprits. Sans remonter trop loin, et pour prendre des exemples dont on ne puisse pas contester l'exactitude, depuis bientôt cinquante ans, quand les masses ont été calmes, les artistes ont été agités,

et quand elles ont été agitées, ils ont été calmes. Ainsi, l'on aura des pastorales et des fadeurs madrigalées au fort de la terreur; lorsque l'Europe ébranlée se couvre de sang et de deuil, les artistes prennent leur compas et soumettent l'art à des règles étroites et symétriques, à une froideur et une élégance calculées. Sous la restauration, l'Europe rentre dans le repos; les esprits se reposent de leurs convulsives agitations; alors apparaissent les romantiques, qui, au milieu du calme général, font grimacer l'art, vont remuer tout ce que l'histoire et les passions extrêmes ont de délirant et de convulsif, véritables *ebrii inter sobrios* que tourmente la fièvre et qui semblent avoir pris la pile de Volta pour fauteuil où s'asseoir; alors surgit Rossini, artiste complet, génie immense, qui passionne la musique, et lui donne une puissance de rythme inconnue; Rossini, qui fait de la musique propre à émouvoir les masses sur un champ de bataille. L'Italie, noyée dans le sang, debout et en armes pour sa liberté naissante, va se pâmer aux chants purs et moelleux de Cimarosa; l'Italie sommeillante, l'Italie de 1816 enfante Rossini.

Et pourquoi ne voudra-t-on pas voir enfin que les masses n'ont pas une âme assez fortement trempée pour s'empresdre d'un seul sentiment, d'une idée unique, de ces idées qui absorbent, qui dévorent? Il leur faut les agitations de l'art pour les tirer de la léthargie de la vie politique; il leur faut un art calme et doux pour contrebalancer les émotions d'une vie agitée. De là suit qu'un grand artiste n'est jamais en rapport direct avec elles, qu'il est obligé de se suicider pour leur plaire, et l'on a expliqué plus haut comment et pourquoi son but est de plaire avant toute chose. Cette conséquence n'est pas la seule qu'on en doive tirer; dans ce siècle rapide, où le temps est gros d'événemens, où chaque minute enfante son émotion, l'art n'est pas chose fixe, et si des révolutions ne s'y opèrent pas souvent, c'est que les artistes manquent au public.

Ces considérations, trop longues peut-être pour la place qu'elles occupent, mais trop courtes pour ne pas paraître abstraites et recherchées, nous sont venues hier en visitant la salle de l'Opéra. Et pourquoi non? Qui pourrait interdire à la pensée ces secrètes nuances, ses rapports étroits et inattendus, qui la font aboutir aux choses les plus éloignées en apparence de son point de départ. Ici la distance n'est pas grande. On le prouvera.

C'est un beau, un magnifique théâtre que l'Opéra tel qu'on vient de nous le faire. La mythologie et ses divinités surannées ont disparu du plafond; de fraîches figures, des figures de femmes, ici demi-nues, là drapées avec élégance et couronnées de fleurs, en ont pris la place; les pendentifs, tracés par une main // 2 // savante, vous offrent ce que le génie de l'homme enfanta de merveilleux, ces quatre siècles, phares éternels dont la lumière brillera à travers les âges; siècles que décorent les noms de Périclès, d'Auguste, de Léon K et de Louis XIV.

Sur les loges, qu'un esprit étroit d'imitation n'avait jusqu'ici décorées que d'or ou de lourdes rosaces, courent mille figures aériennes, élégantes, diverses, rapides, et qui se détachent avec grâce sur un fond d'azur; des balustres de marbre blanc entourent le pied des colonnes, et donnent à l'ensemble quelque chose d'harmonieux et de poétique qui

séduit et flatte les yeux. Ici le gaz, emprisonné dans un verre d'un blanc mat, figure des lustres chargés de bougies; là, le revêtement des murs se pare de marbre vert, d'or et de riches peintures; partout des ornemens d'un goût délicat, des détails ingénieux, en appelant l'attention sans la trop captiver, concourent à l'effet gracieux du tout. C'est mieux qu'un temple, c'est un palais de féerie. Mais là ne se sont point bornés les travaux des artistes; la scène a subi aussi une complète métamorphose. Loin, bien loin ces ciels pesans et dentelés qui étendaient, sur un paysage éclairé d'une manière plate et monotone, leurs lignes raides et heurtées; plus loin encore ces lumières éblouissantes, sans nuances, sans ombres, et qui illuminaient tous les plans de la scène sans se dégrader jamais, ni offrir aux yeux le vague doux et vaporeux du lointain! Une révolution complète s'est opérée dans l'art du décorateur; désormais les réflecteurs de Locatelli permettront de nuancer les effets de lumière selon les lois de l'optique, et quand Guillaume Tell et ses braves compagnons viendront la nuit dans la vallée d'Unterlachen [Unterwalden] jurer de délivrer leur pays, les ténèbres n'envelopperont pas également cette belle vallée; à la lueur de la lune, les corps projetteront des ombres, et vous croirez assister à une scène réelle.

Voilà ce qu'a fait pour le plaisir des yeux une administration hardie et aventureuse parce qu'elle est jeune; mais est-ce là tout? Quoi! tout se bornerait à des effets plus ou moins heureux de décors et d'optique! C'est maintenant aux artistes de comprendre tout l'effet qu'ils peuvent tirer de ces puissantes ressources. Peut-être le pli est-il pris aujourd'hui; peut-être, accoutumés qu'ils sont à considérer l'effet dramatique sous tel ou tel aspect, ne pourraient-ils pas changer si subitement de manière. Eh bien! à vous donc, jeunes hommes! C'est le drame moderne, le drame populaire qu'il faut naturaliser à l'Opéra; puisque tous les arts s'y donnent la main, que tout ne soit pas sacrifié à un seul art. Quoi donc! rire, pleurer, s'émouvoir aux passions, s'égayer aux ridicules, seraient chose interdite à cette puissante scène! Venez, osez; jamais plus vastes moyens d'exécution n'auront répondu à des pensées d'artiste.

Et maintenant s'explique l'idée qui présidait ces pages rapides. Des hommes pleins de verve et de génie ont fait faire à l'Opéra français un pas immense; ils ont lutté contre mille préjugés, contre mille obstacles, et voici peut-être que l'Opéra leur échappe, car, on n'en saurait douter, une révolution nouvelle s'y prépare? Certes, il est fâcheux de vieillir avant le temps, de voir le goût inconstant du public aller à d'autres choses, mais l'art y gagne ce qu'y perdent les artistes, car ce n'est jamais impunément qu'il y a mouvement.

LE TEMPS, 1^{er} juin 1831, pp. 1-2.

Journal Title:	LE TEMPS
Journal Subtitle:	Journal des Progrès
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	1 ^{er} JUIN 1831
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N° 591
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	1-2
Issue:	Paris, Mercredi 1 ^{er} Juin 1831
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	LA SALLE NOUVELLE.
Signature:	None
Pseudonym:	None
Author:	None
Layout:	Front Page text- Internal text
Cross-reference:	None